

# L'itinéraire d'un sage.

## J. Voelckel

Ancien directeur de l'IMSTSSA  
32 Boulevard Herriot, Marseille.

Manuscrit n°1963/PLS7. Journée IP en hommage à P.-L. SIMOND.

### Summary: The itinerary of a Sage.

*Paul-Louis SIMOND was born on 30 July 1858 in the Drôme region of France and completed his medical degree in Bordeaux, having sojourned in Guyana. His professional career led him to serve in the military by representing the Paris Pasteur Institute in the Far East, Brazil, and Turkey. He was one of the founders of the Pharo School of Tropical Medicine in Marseille and he finished his career as head of the Health Service in Indochina. He died in 1947, in Valence, after a long period of retirement, which he devoted to social work in his hometown.*

*His research covered numerous aspects of tropical pathology and public health. His studies of yellow fever and plague in particular were major landmarks. In 1898 he discovered and demonstrated the means of transmission of bubonic plague - a discovery which took time to be acknowledged and thus deprived him of the notoriety he deserved. By demonstrating the dependency of a human disease with regard to an enzooty, SIMOND opened the way to the concept of anthroozoonose and made a remarkable contribution to the epidemiological study of diseases transmitted by insects.*

*P.L. SIMOND had an exceptionally rich personality. Besides being a rigorous Pasteurian, a military official endowed with important responsibilities, he was an enlightened amateur and a passionate naturalist. He was also a true humanist and his writings reveal a man loyal to his cause, a man of exceptional lucidity and rare serenity. Such qualities give him and his work a very special quality.*

### Résumé :

*Né le 30 juillet 1858 dans la Drôme, Paul-Louis SIMOND fait des études médicales à Bordeaux entre coupées par un séjour en Guyane. Sa vie professionnelle l'amènera à servir, au titre de l'Institut Pasteur à Paris, en Extrême-Orient, au Brésil, en Turquie. Il contribuera à la fondation de l'École de médecine tropicale du Pharo à Marseille et terminera sa carrière comme Directeur du Service de santé en Indochine. Il meurt en 1947, à Valence, après une longue retraite consacrée aux œuvres sociales de la ville.*

*Ses travaux touchent à de multiples aspects de la pathologie et de la santé publique tropicales. Ses études de la fièvre jaune et de la peste, en particulier, font autorité. En juin 1898, il découvre et démontre le mode de transmission de la peste bubonique, découverte qui ne sera reconnue que tardivement, le privant ainsi de la notoriété qu'il méritait. En démontrant cette dépendance d'une maladie humaine par rapport à une enzootie, SIMOND a ouvert la voie au concept d'anthroozoonose et apporté une exceptionnelle contribution à l'étude épidémiologique des maladies transmises par les insectes.*

*La personnalité de P. L. SIMOND présente de multiples facettes. À côté du pasteurien rigoureux, du militaire chargé de hautes responsabilités, il faut découvrir l'amateur éclairé, le naturaliste passionné. Humaniste dans le plein sens du terme, P.-L. SIMOND, tel qu'il apparaît dans ses travaux et sa correspondance, donne l'exemple d'une longue fidélité jointe à une exceptionnelle lucidité et à une rare sérénité. Elles confèrent à sa personne et à son œuvre une qualité toute particulière.*

SIMOND P.- L.  
flea  
plague  
Pasteur Institute  
Military Health Service  
Pharo  
épidémiologie

SIMOND P.- L.  
puce  
peste  
Institut Pasteur  
Service de santé des armées  
Pharo  
épidémiologie

**D**ans les *Annales de l'Institut Pasteur* de juin 1947, Noël BERNARD s'exprimait ainsi : *"Paul-Louis SIMOND, le dernier survivant de la phalange de Pastoriens coloniaux qui ont été les premiers missionnaires de l'Institut Pasteur au-delà des mers, vient de s'éteindre à Valence"*.

Pourtant, si Albert CALMETTE, Émile ROUX, A. YERSIN, A. LAVERAN, Charles NICOLLE (pour ne citer qu'eux) sont restés dans la mémoire des hommes, celui que "l'intérêt théorique et la portée pratique de ses travaux égalent aux plus grands" (DUJARIC DE LARIVIÈRE) est resté étrangement inconnu.

### Qui était donc P-L SIMOND ?

Il est né le 30 juillet 1858 à Beaufort-sur-Gervanne, petit village de la Drôme à une quarantaine de kilomètres de Valence. Son père était pasteur de l'Eglise réformée de Menglon, situé à l'est du département. La famille SIMOND, de vieille tradition huguenote, était originaire du Jura, d'où elle fut chassée par les guerres de religion pour trouver un asile en Suisse, dans le Canton de Vaud. Son grand-père, revenu en France à la Révolution, était négociant à Grenoble. Le jeune SIMOND fut d'abord

élève au lycée de Tournon, dans l'Ardèche, où il avait un oncle. Le 25 juillet 1877, il est reçu au baccalauréat ès-lettres; il part alors pour Bordeaux, où il a également de la famille et obtient le 4 avril 1878, le baccalauréat ès-sciences.

Il commence alors ses études de médecine et il est nommé, le 1er décembre 1878, préparateur d'histoire naturelle. Il occupera ce poste pendant près de trois ans. En 1882, il est admis sur concours dans le service de santé de la Marine et promu aide-médecin de la marine (médecin auxiliaire).

En avril de la même année, il embarque pour la Guyane. Il devait y passer quatre ans à occuper diverses fonctions et, principalement, celle de directeur de la léproserie de l'Acarouany, proche de Saint-Laurent du Maroni. Sa conduite et son action auprès des lépreux de la colonie lui valent un témoignage de satisfaction du ministre de la marine. Rentré à Bordeaux en 1886, il achève ses études, prépare une thèse sur "*la lèpre et ses modes de propagation en Guyane française*", et la soutient en 1887, à 29 ans. Après ces années d'enfance et d'étude, il va partir pour sa première affectation.

Nommé médecin de deuxième classe de la marine (lieutenant), il est désigné pour servir en Extrême-Orient où, de 1888 à 1894, il effectuera sa deuxième campagne. Il commence par servir à la mer, sur la canonnière "*le Lion*", qui participe dans le golfe du Tonkin et le long des côtes d'Annam à des travaux d'hydrographie et à la lutte contre les pirates. Il fait partie d'une mission de délimitation des frontières sino-indochinoises dirigée par GALLIENI. Notons aussi son long passage en Chine, à Long Tcheou (Longzhou) dans le Kouang Si (Guangxi) d'où, très tôt poussé par un goût prononcé pour la botanique, il rapportera des notes d'histoire naturelle et médicale publiées dans les *Archives de médecine navale* de 1895. Il reçoit, pendant ce séjour en Asie, son troisième galon de médecin de première classe des colonies. Car le "corps de santé des colonies et pays de protectorat" venait de naître et se trouvait désormais séparé de celui de la Marine. Après plus



Hôpital des pestiférés à Karachi, Inde, 1897-1898.

*Karachi plague hospital, India, 1897-1898.*

de six années passées en Extrême-Orient, il rentre en France en août 1894.

Sur le conseil de son camarade MARCHOUX, il sollicite et obtient un poste à l'Institut Pasteur. Il a 37 ans. Ainsi commence une nouvelle période de sa vie qui sera pendant plus de dix ans étroitement liée à cette institution. Il y connaîtra Émile ROUX, Albert CALMETTE, Alphonse LAVERAN et Félix MESNIL. En 1895, pendant six mois, il suit le grand cours de microbiologie. Le recueil des notes manuscrites, qu'il avait prises alors, sont déposées à l'École du Pharo. Elles sont un remarquable document sur les connaissances de l'époque. Puis il inaugure au laboratoire de METCHNIKOFF une féconde carrière de biologiste. Ses recherches portent sur les coccidies. Il démontre la parenté qui réunit ce groupe de protozoaires à l'hématozoaire du paludisme, (découvert en 1880 par LAVERAN) et décrit le début de leur cycle sporogonique. Un document de 36 pages, consacré à ces travaux, paraîtra en juillet 1897 dans les *Annales de l'Institut Pasteur*. LAVERAN lui-même dira en 1907 : "SIMOND a montré que le stade à flagelles existe chez les coccidies et il a émis le premier l'opinion que les flagelles étaient des éléments mâles destinés à féconder des éléments femelles".

Mais l'heure de la grande découverte de sa vie approchait. En 1896, une très grave épidémie de peste se développe à Bombay, qui allait faire en deux ans 32 000 victimes. YERSIN s'y rend avec le sérum qu'il venait de préparer à l'Institut Pasteur de Paris, à partir du germe découvert par lui deux ans auparavant. Les premiers essais sont prometteurs, mais la suite de l'expérience s'avère décevante et YERSIN regagne l'Institut Pasteur de Nha-Trang en Indochine - dont il était le fondateur - pour intensifier l'immunisation des chevaux, producteurs de sérum. ROUX propose alors à SIMOND de remplacer YERSIN aux Indes, ce qu'il accepte avec enthousiasme. Il y arrive en mai 1897 et s'installe au laboratoire municipal de Bombay. Il ne nous appartient pas de développer ici ce que furent les recherches obstinées, difficiles, épuisantes menées par SIMOND dans diverses régions des Indes. Disons simplement que c'est le 2 juin 1898, à Karachi, dans les dépendances de l'hôtel Reynolds où il logeait, que SIMOND réalisa son expérience fondamentale sur la transmission de la peste par la puce. Et en octobre 1898, soit quatre mois à peine après sa découverte, un mémoire de 62 pages imprimées paraîtra dans les *Annales de l'Institut Pasteur*. En septembre, il reprend son poste à la direction de l'Institut Pasteur de Saigon qu'il conservera deux ans. Promu médecin principal des colonies (commandant), il est fait chevalier de la Légion d'honneur.



\* Hôpital de Quang Yen. Installation du peintre (SIMOND) sous le Baman", Tonkin, 1891.

Quang Yen Hospital. The painter's (SIMOND's) installment beneath the Baman, Tonkin, 1891.



Dans le salon, SALIMBERI, Mme SIMOND, MARCHOUX, SIMOND. Pétopolis, 1901-1905.  
 In the parlour, SALIMBERI, Mrs. SIMOND, MARCHOUX, SIMOND. Petropolis, 1901-1905.

Il est rapatrié en 1901. Le 27 juillet de cette même année, il épouse Marguerite LAROUÉ, fille d'un notaire de Haute-Loire. Quelques mois plus tard, l'Institut Pasteur l'appelle à une nouvelle mission. L'activité de la fièvre jaune dans nos colonies, notamment au Sénégal, et les premiers résultats obtenus par la commission militaire américaine à La Havane dans l'étude de cette maladie, exigent de nouvelles recherches. Elles sont confiées à MARCHOUX, SALIMBENI et SIMOND, qui arrivent en novembre 1901 à Rio de Janeiro. SIMOND est accompagné de sa femme. Nous ne développerons pas, ici non plus, les travaux effectués par cette mission à propos de la fièvre jaune.

En 1906, SIMOND, médecin principal de deuxième classe, (lieutenant colonel), des troupes coloniales, rejoint Marseille où il va, pendant cinq ans, être associé de très près aux débuts de l'École du Pharo, devenue aujourd'hui l'Institut de médecine tropicale du service de santé des armées. SIMOND fut ainsi le premier sous-directeur de cette école dont le médecin principal de première classe CLARAC était le directeur. Il cumulait ses fonctions de sous-directeur avec celle de professeur de bactériologie, d'hygiène et d'épidémiologie. SIMOND réside avec son épouse au 159 de la promenade de la Corniche en bord de mer, avec une vue admirable sur le golfe de Marseille. Il passera six ans dans ces fonctions, entrecoupées par une nouvelle mission de cinq mois à Fort-de-France pour y organiser la lutte contre la fièvre jaune.

Sur les instances du docteur ROUX, il est, en 1911, mis à la disposition des Affaires étrangères et prend la direction de l'Institut impérial de bactériologie de Constantinople. Il y restera deux ans. Un jeune interne des hôpitaux travaillera à ses côtés : Louis PASTEUR VALLERY-RADOT. C'est avec lui qu'il publiera ses observations des sévères épidémies de choléra qui, après avoir pris naissance dans les troupes turques luttant contre la coalition balkanique, atteignirent à trois reprises Constantinople. Aux prises avec le fléau, il montre à nouveau ses magistrales qualités de chercheur servi par une puissance de travail peu commune. En deux ans, il amasse une documentation exceptionnelle, basée tant sur l'observation épidémiologique et clinique que sur la recherche bactériologique. À l'analyse de ces données, il apporte une précision du détail, une logique en même temps qu'une intuition toujours heureuse, qui lui permettent, ici encore, de s'affranchir des contraintes scienti-

fiques et intellectuelles du moment et d'apporter une contribution originale à la connaissance de la maladie.

Rentré en France en 1913, SIMOND est membre du comité technique de santé du ministère de la guerre. Ayant reçu les étoiles de médecin inspecteur, il va franchir la dernière étape de sa carrière, comme directeur du Service de santé des troupes de l'Indochine où il succède à CLARAC. Il occupera ces fonctions de 1914 à 1917. Il y montrera des qualités de caractère à la hauteur de ses mérites d'homme de science : entré en conflit avec les autorités de la colonie, il demande sa mutation sur le front français. Celle-ci lui étant refusée, il fait valoir ses droits à la retraite et quitte le service actif avant la limite d'âge à 60 ans.

Mais là ne s'arrête pas le récit de son existence. Retiré à Valence, dans sa Drôme natale, il devait y vivre 28 ans. Résolu à servir encore, il se consacra aux affaires sociales de sa ville. Membre du conseil municipal, élu adjoint au maire de Valence en novembre 1919, il fut à l'origine du Conseil départemental d'hygiène de la Drôme et créa notamment la pouponnière et le dispensaire anti-tuberculeux. (Le 16 octobre 1963, le conseil municipal a donné son nom à une rue du quartier de Valensolles, sur les bords du Rhône). Il restait en contact avec ses amis de l'institut Pasteur, en particulier CALMETTE à Lille, et suivait les activités des nombreuses sociétés scientifiques dont il était membre : la Société de pathologie exotique depuis 1908, l'Académie de médecine depuis 1914, l'Académie des sciences coloniales depuis 1929. Très affecté par le dernier conflit mondial, et en particulier par le sort de cette Indochine à laquelle il avait consacré dix ans de sa vie, et par celui de ses anciens élèves dispersés sur tous les théâtres d'opération, il meurt le 18 mars 1947, à l'âge de 89 ans. Sur la tombe du cimetière de Valence, une seule inscription :

*"Docteur P-L SIMOND 1858-1947".*

Dans la sécheresse des dates, des lieux, des étapes, telle fut donc l'aventure vécue par Paul-Louis SIMOND. Son œuvre scientifique, qui le classe parmi les maîtres de la médecine tropicale, sera rappelée tout à l'heure. Mais il nous appartient de dire quelques mots sur sa personnalité qui fait de lui *"un être d'élite dont l'exemple et la leçon méritent d'être médités"* (G. GIRARD), riche personnalité à multiples facettes.

N'oublions pas que SIMOND fut d'abord un militaire. Il appartint à l'armée et il fut successivement : médecin de la Marine, puis du Corps de santé des colonies et pays de protectorat, et enfin du Service de santé des troupes coloniales. Comme beaucoup de médecins de ce service, il bénéficia des dispositions particulièrement souples qui permettaient le détachement, pendant une ou plusieurs années, d'un médecin militaire auprès de l'Institut Pasteur. Et il faut rendre hommage à la perspicacité des premiers directeurs du Service de santé qui ne firent jamais, bien au contraire, obstacle à sa carrière, lorsqu'il était pourtant hors-cadre des armées. Il connut un avancement normal.

En tant que Pastorien maintenant, il sera à la fois homme de laboratoire et homme de terrain. Le 3 octobre 1895, CALMETTE, qui vient de rentrer en France après avoir créé le laboratoire de Saigon, le présente au Docteur ROUX. Le 5, il fait partie de la délégation du ministère des colonies aux obsèques nationales de Pasteur, qu'il n'a donc pas directement connu. Le 7, il est au travail avec MARCHOUX à l'Institut Pasteur. Il reçoit le baptême pastorien en suivant le grand cours de microbiologie professé par Émile ROUX. Puis suivent les rudes contacts avec l'épidémiologie de terrain : l'Inde, le Brésil, la Martinique. Il sera enfin directeur de l'Institut Pasteur de Saigon, puis de l'Institut impérial de bactériologie de Constantinople.

SIMOND n'est pas de ceux qui encombrèrent la littérature médicale. On lui doit très exactement 48 publications, dont 11 sur

les sporozoaires, 8 sur la fièvre jaune, 10 sur la peste, 2 sur le choléra et 17 publications diverses. Mais si elles furent peu nombreuses, toutes se caractérisent par leur richesse, leur densité, leur valeur intrinsèque et fondamentale, leur lumineuse clarté. C'est avec un égal bonheur que SIMOND a traité des grands fléaux pestilentiels, des protozoaires, des insectes vecteurs, de la fièvre ondulante à Marseille et dans le midi de la France, de la lèpre, des filarioses ou encore de problèmes proprement techniques.

Et que dire du naturaliste, du préparateur d'histoire naturelle à Bordeaux? Que dire du collectionneur d'insectes et d'oiseaux? Que dire du botaniste que fut SIMOND et qui sera évoqué tout à l'heure? Que dire encore de l'amateur éclairé, de la qualité de sa correspondance, de son amour pour la littérature, de ses talents d'écrivain si remarquablement exprimés dans ses *"Fabliaux d'oncle Louis"*, destinés à ses neveux et qui sont un modèle de fraîcheur et d'humour? Que dire de ses talents de peintre? Que dire enfin du photographe passionné qui laisse à l'Institut Pasteur tant de documents, de stéréogrammes et d'albums?

Ainsi, par les diverses facettes de sa nature, par ses multiples sujets d'intérêt, par son désir passionné de connaître et de s'ouvrir à un monde nouveau, SIMOND appartient bien à cette phalange de médecins coloniaux de la fin du siècle dernier. Mais, quel que soit le genre d'activité à laquelle il se soit adonné, il y montre toujours certaines qualités foncières. Elles constituent l'unité de sa personnalité.

Des quelques heures que j'ai passées auprès de lui, en 1946, de la lecture de ses écrits, de ses travaux, je crois pouvoir lui reconnaître trois vertus : fidélité, lucidité, sérénité.

Et d'abord fidélité à l'Institut Pasteur, fidélité à Émile ROUX, le disciple du maître et le gardien de la tradition. Dans une lettre datée du 31 août 1898 à Calcutta, donc quelques semaines après sa découverte, il lui dit : *"Cher maître, il est inutile de vous dire que je reste à votre disposition quelles que soient les circonstances, quand vous croirez utile de m'employer. Vous verrez dans la suite ce qu'il y a lieu de faire et vous me trouverez toujours prêt à vous aider, dans la mesure de mes moyens"*. Toutes ses lettres témoignent de son profond attachement à ROUX, ce qui n'empêchait pas la plus grande déférence. Ce dernier le lui rendait bien qui, dans une autre missive du 23 septembre 1898, s'adresse à SIMOND : *"je tiens à vous dire que la façon dont vous avez conduit toute cette campagne de l'Inde nous a entièrement satisfait. J'aime votre exactitude et votre sûreté d'observation et par-dessus tout, la droiture de votre caractère. Dans toute cette affaire, vous vous êtes montré bon bactériologiste, bon épidémiologiste et bon diplomate, en un mot, pastorien accompli. Je dis pastorien, car vous avez combattu pour l'Institut comme un ancien et ce n'est pas seulement de la reconnaissance que nous avons pour vous, mais une haute estime à laquelle j'ajoute, pour ce qui me concerne, une solide affection"*.

Fidélité au Pharo, où il se rendit encore, en 1938, pour présider le baptême de la promotion qui porte son nom. Aux jeunes stagiaires de cette promotion, il adresse un discours mémorable. Il y rappelle, notamment, l'origine de cette école à laquelle il fut étroitement associé. Il s'exprimait ainsi : *"Votre directeur et vous-même avez préféré rendre un hommage de respect à l'âge. J'y suis d'autant plus sensible qu'il me procure une émotion bien douce de parler une fois encore dans cette école à laquelle m'attachent tant de souvenirs lumineux et vibrants"*.

Fidélité à cette région de la Drôme qui l'a vu naître et où il repose. Il consacra sa longue retraite à Valence, à y servir encore et à décrire dans ses fabliaux les choses et les gens de ce département déjà méridional.

Deuxième qualité foncière de SIMOND, la lucidité. Dans son incomparable découverte du vecteur de la peste, il lui fallut une

prodigieuse ouverture d'esprit, une disponibilité totale, une soumission absolue aux données de l'observation et de l'expérience pour oser concevoir, puis démontrer, que la peste humaine, maladie mythique, put dépendre d'un rat et d'une puce. C'était en contradiction absolue avec les concepts de l'époque.

Il fait preuve de la même lucidité quand il reconnaît lui-même les limites de sa découverte. *"Tout en reconnaissant, dit-il, que cette théorie (de la transmission de la peste par la puce du rat) n'a pas encore la valeur d'un fait démontré, nous croyons que les diverses formes de la peste spontanée chez l'homme et chez les animaux relèvent ordinairement d'un seul mode d'infection: l'inoculation parasitaire intracutanée. La puce paraît être l'intermédiaire habituel de la transmission. Toutefois, de nouvelles recherches sont nécessaires avant de pouvoir lui attribuer un rôle exclusif. Nous ne savons également rien, pour suit-il, sur les modifications subies par le microbe dans le corps du parasite : la virulence est-elle augmentée, conservée ou diminuée; la conservation est-elle de longue durée? On peut aussi soupçonner que l'histoire naturelle des parasites, (nous dirions aujourd'hui leur écologie), leur plus ou moins grande abondance suivant les conditions locales, doivent jouer un rôle considérable dans la facilité du développement comme dans la gravité d'une épidémie et fournir peut-être la solution du problème incomplètement résolu de la recrudescence"*. Paroles prudentes et prophétiques.

Sagesse et sérénité enfin caractérisent aussi Paul-Louis SIMOND. Sérénité devant l'adversité, car SIMOND fut aussi un grand méconnu, dont les travaux sur la peste se heurtèrent au plus total scepticisme, voire au dénigrement. À l'automne de sa vie, SIMOND avait pris la mesure des choses et des hommes. Son assistant de Constantinople, PASTEUR VALLÉRY-RADOT, à ses obsèques, s'exprimait ainsi : *"En 1912, J'eus le bonheur de travailler sous la direction de SIMOND et d'apprécier autant ses qualités d'homme que ses mérites de savant. Il avait, à la fois l'esprit d'observation, le jugement sain, la conception claire. Il était d'une humeur toujours égale et faisait preuve de cette large et humaine compréhension de la vie que possèdent les grands coloniaux. Retiré à Valence, il mena l'existence d'un sage, sans ambition, indifférent aux choses dont il savait trop la vaine apparence, se dévouant à ses amis et se donnant tout entier aux œuvres sociales"*.

Sagesse encore, dans cette fable qu'il nous laisse sur *"le rat parti pour les pays bleus"* et dont la morale casanière étonne de la part de son auteur qui connut une existence aventureuse à travers le monde : *"Possédez-vous une chaumière avec un lopin de terre qui vous donne blé, lard et fromage à souhait, ne les quittez pas s'il vous plaît pour courir après la chimère"*.

Oui, SIMOND fut un sage. Un sage, mais pas un résigné. Il l'a montré en diverses circonstances et notamment au moment de sa campagne contre la peste en Inde, lorsqu'il se heurta à diverses difficultés auprès de l'administration du pays. Il s'exprime ainsi, dans une lettre adressée à ROUX : *"J'estime qu'il n'y a pas là de quoi se décourager. Si je suis éccœuré de l'hypocrisie, de la morgue et de la crétinerie (que je rencontre), fatigué par la lutte journalière contre un parti pris chauvin et bête, je ne m'en vais point l'oreille basse comme après une défaite. Je considère comme une victoire les résultats obtenus en raison des circonstances où ils l'ont été, et ma colère contre des cuistres ne m'ôte pas la confiance dans l'avenir"*.

#### Remerciements

Pour terminer, qu'il me soit permis - au nom de l'Association des Amis de P-L SIMOND - de remercier l'Institut Pasteur pour l'aide qu'il nous a apportée au cours de cette année anniversaire.

Nous lui sommes particulièrement reconnaissants d'avoir consacré cette journée à rendre hommage à celui dont le mérite n'eut d'égal que la modestie et le désintéressement.